Document généré le 24 avr. 2024 10:34

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Et le verbe s'est fait chère

Numéro 35, mars–avril–mai 1989

Littérature soviétique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/20132ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

(1989). Et le verbe s'est fait chère. *Nuit blanche*, (35), 43–45.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ET LE VERBE S'EST FAIT CHÈRE

***Que fait le voyageur pressé de connaître les cultures qui se cachent sous des langues étrangères? Il visite les églises, les marchés, goûte à tout (surtout quand les noms sont difficiles à prononcer). S'il est chanceux, on l'aura aussi invité à la maison. Alors il reviendra au pays en affirmant que oui, il a vu** les gens chez eux.*

Souper Champêtre: **Photo extraite du cycle «Dimanche au village» de Algimantas Kunchius. Originaire de la petite ville de Pakruois de la RSS de Lituanie, Kunchius recherche ses sujets dans la vie quotidienne des gens de la campagne, les traitant avec tendresse et humour.**

Dans une des galeries de l'ensemble monastique Kievo Petcherska Lavra (la laure des catacombes, à Kiev), se trouve une immense fresque qu'en bon catholique on intitulerait ***Les sept péchés capitaux*** s'il ne s'agissait d'un autre culte, et plus prolixe. Y sont en effet représentés 20 péchés dont on comprend bientôt qu'il s'agit moins de manquements au dogme que de délits de poésie et de délation! Outre que la représentation est saisissante — et tous ceux qui ont pu voir des *danses macabres* pourront mesurer mon émotion devant cette naïve allégorie peinte au-dessus des labyrinthes funéraires peuplés de momies —, elle recèle peut-être l'explication de ce qui ne saurait manquer de frapper le visiteur invité à une table ukrainienne, russe ou géorgienne.

Des gens tristes? Allons donc!

La tristesse dont nous affublons les Soviétiques à distance les étonnerait. A beau mentir qui voit de loin. Même le plus gourmand et le plus bavard des convives occidentaux finit par être à leur table un modèle d'austérité. Oublions les cafétérias, les buffets des gares et des hôtels et laissons-nous inviter à manger et à causer. Quoique les usages varient d'un lieu à l'autre, il se fait une belle unanimité au sujet du toast. J'avais pu observer le rite lors de mariages ukrainiens sans me douter que les deux journalistes invités que nous étions, Doug Glover et moi, auraient droit à ces moments d'éloquence. Quelqu'un prend le verre et la parole, émettant comme nous des bons voeux. Alors que les nôtres sont tout de suite ponctués par le *cin cin*, le verbe ici s'enfle, les verres restent suspendus dans cette solennité. La suite est affaire de talent. On récitera des vers introuvables et longtemps interdits d'Anna Akhmatova ou de Marina Tsvetaeva, on déclamera l'épilogue d'une légende géorgienne versifiée, on fera l'éloge d'un des convives, on se réclamera d'un proverbe ou on saluera les morts.

Le fin mot de cette histoire me sera suggéré par Rimma Karpovna Guenkina, *sybaritisme*, et il apparaît çà et là dans la littérature russe, d'***Oblomov*** (le fameux roman d'Ivan Gontcharov sur la léthargie, sur ... l'oblomovisme — écrit en 1859 et traduit par L'Âge d'Homme et Folio n° 1392), on l'y attendait, jusqu'à Iouri Trifonov (***Mise à mort d'un pigeon***, Gallimard, 1981), de manière inattendue, dans une scène de stade: «Seuls les becs fins au courant de toutes les subtilités sacrifient leur dimanche au foot, se munissent d'imperméables, de journaux, de cigarettes et, pour ne pas s'enrhumer, font le plein dans un magasin d'alimentation ou chez le marchand de brochettes, et quelques sybarites qui aiment à prendre deux plaisirs à la fois emmènent leur carburant au stade [...]».

Dans ***L'office et la bouche*** de Barbara Ketchum Wheaton (Calmann-Lévy), on apprend que le service à la russe (qui régit à peu de choses près la succession des plats encore en usage) ne s'est imposé en Europe qu'après 1860.

Le règne du tamada

Faut-il que les plaisirs (entre autres les plaisirs de bouche) se conjuguent pour qu'il y ait sybaritisme? Je l'ignore. Aussi je suggère aux profs de philo ou de littérature d'inscrire au programme un séminaire qui permettrait d'établir les différences — sur la foi de travaux pratiques s.v.p. — entre le sybaritisme, l'hédonisme, le rabelaisianisme, l'oblomovisme, l'épicurisme et l'eudémonisme. Et de fréquenter l'Union des écrivains de la République socialiste fédérative de Géorgie et ses tamadas fameux. Car là le rite de la parole à table possède une structure qui en facilite la compréhension: au début des agapes — et il faut avoir vu les tables géorgiennes crouler sous les crudités, les légumes marinés, les champignons, les poissons, les salaisons, le petit gibier, les chachliks (brochettes), les khinkali (chaussons à la viande d'agneau), les fromages, les vins de Gourdjani et de Kakhéti, l'eau de Borjomi et le cognac d'Okami —, on élit un maître de table, le tamada, qui prononce le premier toast et a la juridiction sur ceux qui suivront — et nul ne sait jusqu'à quand, car on n'arrive plus à s'arracher au festin.

«L'art russe ignore la retenue, souffrant depuis toujours de la manie du décorum. Le décorum d'ailleurs, est très séduisant: pourquoi Flaubert a-t-il écrit ***Salammbô***?»

Iouri Annenkov, ***La révolution derrière la porte***, Lieu Commun, p. 197

Pour avoir partagé semblables repas avec les mêmes convives, j'ai pu constater ce que je redoutais d'emblée, soit la répétition de certaines formules et la banalité de certains toasts (par exemple, devant des invités grecs, rendre hommage à l'Hellade antique, *mère de toutes les cultures*). Je me suis alors ennuyé de notre cordial quoique laconique «Santé!» ou «Salut!» comme d'un modèle de sincérité économe. Mais c'était payer bien peu cher pour avoir droit à des récits émouvants de la part de Tchaboua Amiredjibi (auteur d'un roman fameux, encore inédit en français, ***Data Toutachkïa***) et de Vokhouchti Kotetechvili, folkloriste érudit. Je pense particulièrement au toast de ce dernier, célébrant le désir secret, l'irréalisable aspiration que tous nous portons.

Il est impossible d'entendre un grand tamada sans être envahi par la solennité, celle-là qui en définitive justifie les répétitions inhérentes à tout rituel. La parole, dont on est si généreux, se livre avec certaines formes. Je ne propose pas de faire du toast une forme littéraire[1] — que les foies des critiques, réputés bilieux, soient rassurés! Toutefois je ne m'étonne plus de savoir qu'en URSS la poésie commande des tirages astronomiques à nos yeux. Moi qui suis incapable de réciter la moindre strophe, j'ai fréquemment entendu des poèmes, j'ai entendu le recueillement suscité par les vers qu'on scandait. Je revois Viatcheslav Pietsoukh chanter Boulat Okoudjava en s'accompagnant d'une guitare curieusement accordée[2], au-dessus des bécasses grillées et zakouski cuisinés pas l'éditrice Nadejda Scriabina. Je les entends tous, Russes, Ukrainiens, Géorgiens, annoncer fièrement «Chez nous, il y a un proverbe qui dit...» (Même si parfois, ce proverbe, j'en connaissais, à leur étonnement, la version française... ou latine). Il n'y a rien qui ne vaille un bon mot. Cela, ce plaisir, le peintre médiéval de la Petcherska Lavra le redoutait déjà quand il lui consacrait plusieurs «chapitres» de sa fresque historiée (comme il adressait lucidement une mise en garde au sujet des visages changeants de la dénonciation). À la télé, dans les journaux, on m'avait beaucoup parlé du péché de tristesse (typiquement soviétique). Je

Les écrivains géorgiens Nokhouchti Kotetichvili et Tchaboua Amiredjibi

ne l'ai vu ni à la laure de Kiev (c'eût été un anachronisme) ni à la table de ceux qui ont plutôt fait voeu d'émotion et de gaieté.

«Pasternak [...] refuse d'écrire des poèmes de circonstance. Il vit retiré à la campagne et traduit Shakespeare. Il y a quelque temps on l'a invité à une séance pour la paix. Il est venu. À défaut d'une pièce politique sur le sujet proposé, il a récité quelque chose où il s'agissait de pigeons, ou d'un olivier. On l'a acclamé. On lui a fait réciter tous ses poèmes. Quoique inédits, ils avaient circulé parmi les jeunes gens. Il les savait tous par coeur. Tous les poètes savent leur oeuvre entière par coeur; et moi qui ne pourrais pas réciter de mémoire un seul de mes poèmes!»

Paul Eluard cité par Jean Hugo (***Voyage à Leningrad et Moscou***, Actes Sud, p. 42), 1952.

Mais t'as rien compris!

Je me suis rassasié des salaisons et vins des uns, de la vodka et de l'esturgeon des autres, des toasts de tous. Je cède donc à cette curieuse conception de l'épicurisme qui donnerait la mémoire à ceux qui n'en ont pas et mettrait des poèmes dans la bouche des êtres les plus prosaïques. Dans mon ivresse, je sens pourtant ce vieux Ray Bradbury me tapoter l'épaule, se permettre de rappeler son roman ***Farenheit 451*** à ma mémoire, ces passages en particulier qui décrivent une micro-société d'intellos hobos qui apprennent les livres par coeur pour les garder de la destruction des censeurs-pompiers. Et si la prodigieuse mémoire des Soviétiques n'était en fait qu'une simple parade contre la censure? Et si ces rites de la parole à table, on les retrouvait partout hors de nos sociétés aseptisées?

Que cela ne m'empêche pourtant pas de commettre à mon tour le péché de délation et de dénoncer Géorgiens, Ukrainiens et Russes pour leur sybaritisme caractérisé! ■

1. Reconnaissons cependant que la table est un haut lieu littéraire et a notamment servi de déclencheur narratif chez Maupassant (***Contes de la bécasse***).

2. Sans doute dit-on de cette guitare qu'elle est accordée *pa-rousski*, à la russe, de la même manière qu'il convient de boire la vodka *pa-rousski* à une table russe, à la vitesse que l'on sait , la tête rejetée en arrière, en abriant le tout d'un peu de caviar.

On pourra s'initier à la poésie russe par le biais de la réédition récente de l'anthologie de Katia Granoff chez Christian Bourgois (parution originale: 1961) ou de la 44e livraison de ***Sud***, préparée par Iouri Sourovtsev, Anatoli Jigouline et Evgueni Evtouchenko. Soulignons aussi l'existence d'anthologies arménienne (l'ouvrage de Vahé Godel paru aux Publications orientalistes de France en 1977) et turkmène (le choix de Firaqui Makhtoum-Kouli paru chez le même éditeur en 1975). Pour ce qui est de la poésie géorgienne, on lira le n° 345 de ***Lettres soviétiques*** (1987) pour la présentation d'Irakli Abachidzé. Les poèmes d'Anna Akhmatova ont été publiés par La Découverte (1982) et Minuit a fait paraître une édition bilingue de ***Requiem*** (1977). Il existe, en plus de ce que Gallimard publiait d'elle en 1968, une fort jolie édition de ***Le ciel brûle*** de Marin Tsvétaeva par les Cahiers des brisants (1987). Enfin, les chansons de Boulat Okoudjava ont été endisquées par Melodïa.